

Hellfire

DU MÊME AUTEUR
AUX EDITIONS ALLIA

Country
Héros oubliés du rock'n'roll
Confessions d'un chasseur d'opium
Blackface

NICK TOSCHES

Hellfire

Préface de
GREIL MARCUS

Traduit de l'anglais par
JEAN-MARC MANDOSIO

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2008

JE VEUX que les choses soient bien claires. *Hellfire* de Nick Tosches est le plus beau livre jamais écrit sur un interprète de rock'n'roll – il est sans égal. Mais il est loin de n'être que cela. Tôt ou tard, *Hellfire* sera reconnu comme un classique de la littérature américaine.

Dans ses grandes lignes, l'histoire de Jerry Lee Lewis est bien connue. Né à Ferriday (Louisiane) en 1935, Lewis était un trublion dont l'âme était déchirée entre les menaces du Saint-Esprit et les charmes du diable – ce dernier prenant la forme du piano boogie-woogie. Il vola, prêcha, entra au séminaire, fut exclu du séminaire, fit de la musique, et en 1957 la firme Sun de Memphis sortit son *Whole lotta shakin' goin' on* ("Ça secoue tant que ça peut"), un disque qui n'a quitté ni les radios ni l'esprit de ceux qui l'ont entendu, depuis plus d'un quart de siècle. Lewis devint une vedette internationale. Presque aussitôt, la nouvelle de son mariage avec sa cousine de treize ans, Myra Gale Brown – c'était son troisième mariage et sa deuxième bigamie – détruisit sa carrière.

Rejeté dans les bastringues, Lewis continua de jouer et devint accro aux médicaments et à l'alcool. En 1968, il fit un pacte avec la partie la plus sudiste, la plus religieuse de l'Amérique blanche : il acceptait, sur ses disques sinon sur la scène, d'abjurer la musique du péché – le rock'n'roll – pour la musique de la culpabilité – la country. Il redevint une vedette. Bientôt il fut une assez grande vedette pour faire ce que bon lui semblait, et il enregistra à nouveau du rock'n'roll. Mais les années de dissipation et de débauche, et l'ancien conflit entre le ciel et l'enfer, le rattrapèrent, et une fois de plus sa vie s'écroula autour de lui. Plus d'une fois il fut arrêté, accusé, divorça, fut hospitalisé ; ses biens furent saisis par le service fédéral des impôts, et il enterra le cadet de ses deux fils. Lorsqu'il fut admis dans un hôpital de Memphis durant l'été 1981, tous les journaux du pays dirent qu'il n'en avait plus pour longtemps ; quelques-uns imprimèrent même sa nécrologie.

© 1982, Nick Tosches.

© 1989, Greil Marcus pour la préface.

© Rancurel phototèque pour les photos pp. 93, 102, 135, 146, 178, 217.

© D.R. pour les autres illustrations.

© Editions Allia, Paris, 2001, 2008 pour la traduction française.

Quand il quitta l'hôpital, il annonça que, désormais, il allait consacrer le talent que Dieu lui avait donné à accomplir des actions de grâces. Il avait déjà fait cette promesse dans son adolescence, et personne ne s'attendait à ce qu'il la tienne.

A partir de ces données, qui sont à la fois quelque chose de banal et l'étoffe dont sont faites les légendes, Nick Tosches a fait un livre que l'on peut lire en parallèle avec l'*Autobiographie* de Benjamin Franklin, la *Vie de Washington* de Parson Weems, la *Vie de Lincoln* de William Herndon, et *L'Ordealie de Mark Twain* de Van Wyck Brook. Ce livre m'a ramené au poème puritain de Michael Wigglesworth, *Le Jour du Jugement*, écrit en 1662 ("Ils accomplissent leur vœu, ceux dont l'Âme périt dans les Tourments du Feu de l'Enfer / Et qui préférèrent perdre leur Âme qu'abandonner un lâche désir")*, et à Faulkner – *L'Incendiaire, Absalon ! Absalon !*, et en particulier "Compson : 1699-1945", l'appendice du roman *Le Bruit et la Fureur* ("Qui aimait non l'idée de l'inceste qu'il se refusait à commettre, mais quelque conception presbytérienne du châtement éternel") – pour y chercher les sources de la voix de Tosches.

Hellfire n'a rien à voir avec l'ironie, cet alibi du modernisme desséché. Il donne, en revanche, une interprétation stricte et élégante de ce qui est peut-être la version la plus vieille et la plus durable de l'histoire américaine : ayant béni l'Amérique plus que toutes les autres communautés, Dieu jugera ses membres plus sévèrement. Cette idée a produit les meilleures et les pires choses de la vie américaine ; elle a conduit aussi sûrement aux procès puritains contre les sorcières et au soi-disant droit chrétien qu'à la compassion et à la terreur du deuxième discours d'investiture de Lincoln. C'est sur ce terreau que Wigglesworth et Faulkner se rencontrent ; et ils rencontrent Jerry Lee Lewis, qui commença par refuser de jouer *Great balls of fire* ("Les grandes boules de feu") parce qu'il voyait dans cette chanson un blasphème impudique. En même temps, le livre de Tosches relève d'une tradition spécifique et particulièrement peu étudiée de la biographie américaine. Comme les livres de Franklin, Weems, Herndon et Brook, et comme nos meilleurs romans du XIX^e siècle, c'est une

déposition poétique et imaginative qui vise moins à éclairer le borbier américain qu'à le juger. *Hellfire* est moins une "histoire vraie" – bien que ce soit le plus scrupuleux des livres pour tout ce qui concerne les dates, les lieux, les maisons de disques, les crimes, et pour ce qui est de raconter l'histoire – qu'un pamphlet implacable.

A contre-courant du genre "trou de la serrure" qui a envahi la biographie américaine, où la vie des personnages les plus triviaux est examinée jusque dans ses détails les plus insignifiants, le livre de Tosches est dense et concis. Comme les biographies citées plus haut, il est à la fois un discours sur les valeurs – leur origine, leur influence – et un exemple du premier genre littéraire américain : le sermon. Ce qui rend le livre si étrange et si convaincant est que ce sermon ne s'appuie pas sur un système figé et éternel de valeurs religieuses, comme les sermons du cousin germain de Lewis, le télévangéliste Jimmy Lee Swaggart, qui a souvent pris Jerry Lee pour thème, mais sur une transmutation de ces valeurs, de l'intérieur de Lewis lui-même. C'est un sermon dans lequel les cadences de la vie de Lewis et les cadences du péché et du salut ont créé leur rythme propre, un rythme nouveau. *Hellfire* est l'histoire de Jerry Lee Lewis, non comme il voudrait qu'elle soit racontée – quelle que soit son honnêteté : il ne cache aucun crime moral ou judiciaire –, mais comme un jugement qu'il pourrait voir en rêve et dont il ne pourrait s'éveiller.

La langue de Tosches remonte ainsi, à travers Faulkner et les prédicateurs tels que Wigglesworth, jusqu'à leur source : la Bible. C'est dans cette langue que Tosches entrelace les détails les plus prosaïques, apparemment en vrac – la position des disques de Lewis dans le hit-parade, les fiches techniques des enregistrements, les dispositions des contrats de mariage, les dates des tournées débridées de rock'n'roll –, si bien que *Hellfire* finit par se lire comme un évangile apocryphe du XX^e siècle. Tosches commence en douceur, reconstituant la généalogie de Lewis sans alourdir son récit par des présages et des augures, décrivant sans effets mélodramatiques l'arrivée du pentecôtisme et l'irruption du "parler en langues" dans la ville natale du jeune Jerry Lee,

* "They have their wish whose Souls perish with Torments in Hell-Fire / Who rather choose their Souls to lose, than leave a loose desire."

puis jetant ça et là des phrases éclatantes, d'apparence classique – “[II] descendit lentement vers ce lieu où la gloire répète son propre nom” –, jusqu’à ce que le lecteur soit prêt pour un passage tel que celui-ci, prêt à le prendre au pied de la lettre, toute l’ironie qu’un lecteur pourrait lui conférer n’étant plus qu’un tas de cendres :

La gnôle et les pilules remuaient l’enfer en lui et lui faisaient pousser de hideux cris. Quelquefois il se retirait dans sa propre ombre, ressasant toutes sortes de choses – des choses abominables, des choses indicibles, et pire encore. Quelquefois il se mettait à tempêter, effroyablement tout-puissant, tyrannisant son entourage comme Bélial ses laquais. Il était le Tueur, et il était immortel – condamné à l’être, aussi longtemps que le bien et le mal seraient là pour écarteler les hommes dans d’atroces souffrances. Il s’assoiraient dans les loges d’un millier de boîtes de nuit froides et humides, et il saurait cela, et il avalerait encore une fois des pilules qu’il ferait encore une fois passer avec trois doigts de whisky, et il le saurait plus encore. Il avancerait comme un homme vers la scène, son cigare dans une main et un grand verre de whisky dans l’autre, et il pilonnerait son piano en chantant ses chansons du péché, et il exhorterait tous ces mortels rassemblés là devant lui, mais non voués comme lui à la destruction depuis le ventre de leur mère ; il les exhorterait à venir, à se tenir debout avec lui quelques instants au bord de l’enfer. Puis il s’en irait dans la nuit ancienne, vers davantage de pilules et davantage de whisky, là où les chiens noirs n’arrêtent jamais d’aboyer et où l’aube n’arrive jamais ; il s’en irait là-bas.

Ce n’est pas le seul genre de prose que l’on trouve dans *Hellfire* – la phrase suivante est tout aussi caractéristique : “Les tubes continuèrent d’affluer pour Jerry Lee pendant toute l’année 1970, et son cachet finit par s’élever à dix mille dollars par soirée” –, mais cette prose-là est l’essence du livre et lui donne son poids. L’usage du point-virgule ; la chute dévastatrice, avec cet “il s’en irait là-bas” se reverberant sans fin ; l’insertion de la formule biblique “et il saurait cela”, ramenée sur une terre que nous pouvons sentir sous nos pieds avec le sourire sardonique et sans espoir d’un “et il le saurait plus encore” : voilà, de la part d’un homme dont le précédent livre, *Country*, était écrit dans un style

un tout petit peu trop “branché”, de l’écriture américaine qui remonte aux sources.

La force, l’engagement et le sens du rythme de l’écriture fournissent la foi nécessaire pour la toile de fond élaborée par Tosches : une lutte entre la religion fondamentaliste d’antan et la célébrité moderne, entre le vœu ou la volonté de ne jamais “abandonner un lâche désir” et la conscience du fait qu’un tel vœu exige la destruction du corps et de l’âme. La toile de fond, à son tour, donne un sens à la vie de Jerry Lee et la rattache à une histoire que partagent tous les Américains – ne serait-ce qu’en partie.

Hellfire est tout entier dirigé par le besoin de comprendre les forces qui ont donné forme à une musique aussi puissante que *Whole lotta shakin’ goin’ on*, et de comprendre comment ces forces ont modelé, par la suite, l’homme qui avait fait cette musique. Et il est tout entier dirigé par le besoin de rendre cette compréhension vivante pour d’autres personnes. Le livre de Tosches nous offre des péchés à profusion, mais il n’y a pas le moindre moment émoustillant dans ses pages. Nous pouvons nous réjouir de ne pas être Jerry Lee Lewis – et la fin de *Hellfire* est plus sombre et terrifiante que tout ce que l’on pourra jamais lire dans la biographie d’une personne encore vivante –, mais nous ne pouvons en aucun cas nous sentir supérieurs à lui. Cependant, l’empathie n’est pas la pierre de touche d’une biographie ; l’implication, oui. Qui-conque a jamais dit oui à *Whole lotta shakin’ goin’ on* se sentira probablement chez lui dans *Hellfire*.

GREIL MARCUS

“Au fond de la nature même des hommes charnels gît le fondement des tourments de l’enfer. Là sont les principes corrompus qui règnent sur ces hommes et les tiennent en leur pouvoir ; ce sont les semences du feu de l’enfer.”

JONATHAN EDWARDS,

Entre les mains d’un Dieu en colère

(Sinners in the hands of an angry God, 1741)

“J’entraîne le public en enfer avec moi.”

JERRY LEE LEWIS

IL ÉTAIT trois heures du matin, et rien ne bougeait dans la chambre à coucher principale de Graceland. Elvis Presley était étendu dans son pyjama de coton bleu et rêvait. Une petite bulle de salive éclatait doucement au coin de ses lèvres et, respirant lourdement, il se tourna. C'était toujours le même vieux rêve.

Il marchait dans Tupelo, tard dans l'après-midi d'un jour d'été, en direction de la maison de la vierge Evangeline. Il souriait en tournant le coin de la rue et prit une avenue où des cerisiers luxuriants avalaient le soleil. Là se trouvait la maison de son père ; elle l'y attendait, enveloppée dans cette chose magique et profane sortie du tiroir d'en bas de la commode de sa mère.

Il frissonna. Il était nu. Le plaisir se changea en effroi, et il rougit de confusion. Il voulait retourner en arrière, revenir à la maison où sa mère n'était pas morte, pour aller chercher ses vêtements. S'il se dépêchait, il aurait le temps. Il prit un raccourci, passa par un jardin qu'il reconnut, mais se perdit bientôt et se mit à courir, effrayé, dans un décor étrange et hostile, puis il déboucha dans un pré comme il n'en avait jamais vu, et l'après-midi devint le soir, et le pré devint sans fin, et il hurla.

Le téléphone, sur sa table de nuit, sonnait. C'était l'un des gars, en bas, qui appelait pour dire au chef qu'il y avait un problème.

Robert Loyd, l'un des membres du personnel de sécurité de Graceland, avait vu avec nervosité la Lincoln Continental 1976 débouler à pleins gaz dans l'allée de gravier et heurter le portail.

– Je veux voir Elvis, avait crié le conducteur, d'une voix aussi dure que le fracas de chrome et de fer forgé qui l'avait précédée. Dites-lui juste que le Tueur est là.

Le garde le reconnut et lui dit qu'Elvis ne voulait pas être dérangé. Cela déplut au Tueur. Il sortit un revolver calibre 38, et ses paupières, qui étaient déjà à demi fermées, se serrèrent avec encore plus de colère.

– Va chercher ce satané téléphone et appelle-le ! Pour qui il se

prend, ce fils de pute ? Veut pas être dérangé ! Pourtant il est pas meilleur que n'importe qui d'autre.

Ce fils de pute d'Elvis Presley – son cœur s'accéléra – installé là, dans cette satanée maison, à se prendre pour Dieu, alors qu'il n'est qu'un vieux gros lard drogué qui se teint les cheveux comme une satanée bonne femme. Comme nous en avertissent les paroles de Job, "ils consomment leurs jours dans le bonheur, et en un instant ils s'effondrent aux enfers"* . Dans la tombe, dans la tombe, dans la tombe. Il fut sur le point de rire, mais se ravisa et cracha de dégoût, puis il se mit de nouveau à crier. Il ne se calmait pas, et le garde partit téléphoner.

– Elvis dit d'appeler les flics, lui dit le type qui était dans la maison.

Le Tueur cria et pointa son revolver en direction du manoir.

Le garde fit ce qu'on lui avait dit de faire, et une voiture de police arriva en moins d'une minute. L'officier B. J. Kirkpatrick jeta un coup d'œil dans la Lincoln et vit que le Tueur avait coincé le revolver contre la portière avec son genou gauche. Il ouvrit la porte, et le flingue tomba. Il le ramassa et vit qu'il était chargé.

– J'te f'rai perdre ton putain d'boulot, p'tit gars, siffla le Tueur.

Kirkpatrick le sortit de la voiture, lui fit écarter les bras et les jambes, le fouilla et lui mit les menottes. D'autres voitures de police arrivèrent, et le Tueur fut emmené.

Roulant doucement, contre sa volonté, le prisonnier lançait des regards furieux dans le lent fleuve de la nuit obscure, se demandant ce qui avait cloché. La pensée dut l'effleurer, pour disparaître aussitôt, qu'il n'y avait pas d'alcootest au temps de l'Ancien Testament. Cela devait vouloir dire quelque chose. Il dut penser à chanter une chanson, cette vieille chanson qui parlait d'une rencontre matinale ; mais il ne le fit pas. Puis, finalement, il sourit et secoua la tête, car il savait que les menottes froides et luisantes ne le retiendraient pas longtemps.

LE DIEU des protestants leur avait fait atteindre, toutes voiles dehors, le rivage de la colonie des débiteurs, à ces fiers Gallois partis chercher une nouvelle vie dans un nouveau pays. Depuis Savannah, ils voyageaient vers l'ouest dans le désert, avaient traversé le Canoochee et l'Ohoopee, l'Oconne, le Flint et le furieux Chattahoochee, jusqu'aux maquis du territoire de l'Alabama débarrassés des indiens Choctaws. Quelques-uns s'installèrent là, et d'autres continuèrent, toujours en direction de l'ouest, encore plus loin, dans un chariot bâché, droit vers le Mississippi, puis de l'autre côté, vers la Louisiane.

– Enfer et damnation.

Voilà ce que vous disait Jerry Lee Lewis au beau milieu de la nuit, qu'il semblait avoir le pouvoir de faire surgir pour s'en draper, à n'importe quelle heure.

– Enfer et damnation, vous disait-il, contemplant du coin de l'œil les veines de son poignet, plongé dans le souvenir des récits de son père et des récits des frères de son père.

– Enfer et damnation, vous disait-il. Ils ont une sacrée histoire, les Lewis. Buvaient comme des sauvages. Jouaient comme des sauvages.

Puis le dernier fils sauvage cessait de contempler ses veines pour regarder le whisky dans une de ses mains et le cigare dans l'autre.

– Des paumés, je crois, disait-il, avant de partir d'un éclat de rire ou de grommeler d'un air mauvais, en fonction du genre de nuit dans lequel il se trouvait et du manteau qu'il portait.

En Louisiane, sur la rive orientale du fleuve Ouachita, là où se dresse aujourd'hui la ville de Monroe, pas très loin de l'endroit où naquit le dernier fils sauvage, Jean Filhiol fit bâtir un fort, durant l'automne 1790, afin que les habitants du poste de Ouachita puissent être à l'abri des Chitimachas.

La colonie comprenait quelque deux cents hommes et femmes, dont seulement soixante-quinze portaient des armes. Le comman-

* Job, XXI, 13.

dant Filhiol, qui avait fondé le poste en 1785, décrivait ses camarades pionniers comme “la lie de toutes les nations”. Il se plaignait de leur paresse, rapportant qu’“ils excellent dans tous les vices” et que “les femmes sont aussi vicieuses que les hommes”. Il écrivit avec embarras que “les sauvages, tout sauvages qu’ils sont, les tiennent en mépris lorsqu’ils ont l’occasion de les voir”.

Le fort fut achevé en février 1791 ; son nom lui fut donné en l’honneur de Don Estevan de Miró, le gouverneur provincial qui avait ordonné la création du poste d’Ouachita. En 1800, quand le drapeau français remplaça le drapeau espagnol en Louisiane, Fort Miro commençait à devenir une ville.

Ce fut là, à Fort Miro, que Thomas C. Lewis arriva, à peu près au moment où l’Amérique acheta la Louisiane à Napoléon, en 1803. Trafiquant de terre et trafiquant de loi, il devint l’un des hommes les plus riches et les plus puissants de la paroisse d’Ouachita. En 1812, quand la Louisiane entra dans l’Union, Thomas C. Lewis était le juge de la paroisse. Il vivait avec son épouse Lucinda, leurs quatre fils et leurs deux filles, dans une maison bâtie sur un promontoire dominant le fleuve. Ils possédaient des esclaves en grand nombre et de diverses couleurs, et ils buvaient dans des verres de cristal.

Le premier jour de mai 1819, le bateau à vapeur *James Monroe* remonta le fleuve Ouachita jusqu’à Fort Miro. C’était le premier bateau de ce genre qui venait à Fort Miro, et les citoyens rebaptisèrent leur ville en son honneur. Le juge Lewis n’aimait pas le président Monroe, dont sa ville avait indirectement pris le nom ; aussi décida-t-il de faire sécession. Avec un voisin, Patrick Harmonson, il obtint de la Quatrième Législature, dans sa première séance, une loi faisant de leurs propriétés mitoyennes la ville de Lewiston. Même si la réalité de Lewiston fut ignorée et finit par sombrer dans l’oubli, la ville n’a jamais été abrogée. A ce jour, quelques centaines de mètres carrés, à Monroe, s’étendant depuis la rue DeSiard, le long du fleuve, vers le sud, constituent toujours légalement la ville-dans-la-ville que le juge Lewis nomma Lewiston pour faire honneur à sa lignée.

A l’automne 1819, peu après la création de Lewiston, le juge Thomas C. Lewis mourut. Son épouse le suivit au printemps, et

la propriété des Lewis, estimée huit mille neuf cent soixante-treize dollars, fut partagée à égalité entre les enfants.

John Savory Lewis, l’arrière-grand-père du dernier fils sauvage, épousa une fille nommée Jane et, comme l’avait fait son père avant lui, dirigea l’une des plus grandes plantations de Monroe. Mais elle n’était pas appelée à durer. La Louisiane fit sécession en 1861 et prit part à la guerre de l’Indépendance. Durant l’été 1863, l’ivrogne Grant prit Vicksburg, située à vingt-cinq lieues exactement de Monroe en allant vers l’est, et John Lewis sut que ce que son père avait bâti à partir de la terre et du courage avait été bâti pour s’écrouler, et que son véritable patrimoine n’était ni les nègres, ni le cristal tape-à-l’œil, ni la flagornerie servile des hommes de la ville, mais seulement, et au plus haut degré, la terre et le courage, que toute l’artillerie du Nord ne pourrait jamais lui arracher. En 1865, tout s’écroula, comme John Lewis savait que cela arriverait.

– Il pouvait serrer le poing, frapper un cheval, le mettre K.O. à genoux. Un satané gars, le vieux Lewis. Puis ils ont libéré tous les esclaves.

Voilà ce que le dernier fils sauvage disait de l’arrière-grand-père qu’il ne connut jamais. Il disait cela comme s’il lisait une épitaphe, et il le disait avec orgueil.

Né dans le manoir en 1856, le fils de John Lewis, Leroy, vit le manoir s’écrouler avant la fin de son enfance. Pendant les années de la Reconstruction, plusieurs des descendants du juge Lewis partirent s’installer à Ruston, ville nouvellement fondée à l’ouest de Monroe, dont elle était distante de sept lieues. Là, les Lewis établirent une riche aristocratie de médecins, d’avocats et de parlementaires, aristocratie qui existe toujours à Ruston aujourd’hui. Mais Leroy M. Lewis resta à Monroe. Il travailla comme commis dans une épicerie puis, pendant sept ans, fut l’assistant d’un médecin. Après quoi il devint maître d’école, et c’est en enseignant qu’il fit la connaissance de sa cousine germaine âgée de quinze ans, Arilla Hampton, dont il devint amoureux. Ils se marièrent en 1886.

Leroy continua d’enseigner encore quatre ans après son mariage, mais il en eut assez de la ville et commença à faire de fréquents voyages dans la campagne sauvage de la paroisse de Richland, qui

s'étendait à l'est de Monroe, au-delà du marais de Lafourche. Ses séjours à la campagne devenaient de plus en plus longs, et il finit par y acheter une ferme. Mais il avait reçu une éducation de citadin et il ne savait pas faire marcher une ferme. Il planta son coton trop tôt et faillit mourir de faim.

Leroy et sa famille déménagèrent de petite ferme en petite ferme pour finalement s'installer, en 1909, dans un endroit appelé Snake Ridge ("la Crête du Serpent"). Située à trois lieues et demie au sud-ouest de Mangham, près de Big Creek, la communauté de Snake Ridge avait été fondée par des fermiers pauvres dans les années 1820. Elle prit ce nom lors de l'inondation de 1828, quand William Tom Hewitt, l'un des fondateurs, vit la crête se découper au-dessus du bras mort boueux du Mississippi et remarqua qu'elle était aussi sinueuse qu'un serpent. Bien que Snake Ridge, de même que son voisin Nigger Ridge ("la Crête du Nègre"), n'ait jamais été signalé sur aucune carte, les vieux de la vieille qui vivent là-bas donnent encore à l'endroit le nom que lui avait donné William Tom Hewitt longtemps avant la naissance de leurs pères.

À l'époque où Leroy Lewis emménagea à Snake Ridge, Arilla lui avait donné quatre fils et sept filles. En raison de tous leurs déplacements de ferme en ferme, les enfants n'acquirent pas une grande culture livresque, mais ils devinrent tous meilleurs fermiers que leur père, et ils avaient tous un don pour la musique. Leroy jouait du violon, ses fils en jouaient aussi ; les filles aimaient jouer de la guitare et chanter. Il y avait de la musique tous les soirs.

Leroy était un homme bon, mais un mauvais buveur, et tout ce qu'il n'avait pas réussi à gâcher par ses piètres talents de fermier, il l'achevait par le whisky. La musique était son plaisir lorsqu'il était saoul et sa pénitence lorsqu'il était sobre, et d'une certaine façon elle empêcha que les choses ne dégénèrent vraiment. Il lui arrivait d'attraper sa bouteille et de prendre la ligne Nouvelle-Orléans – Nord-Ouest depuis Mangham jusqu'à Rayville, puis la ligne Vicksburg – Shreveport – Pacifique depuis Rayville jusqu'à Monroe. Il buvait jusqu'à ce que son esprit et son corps le lâchent, puis il buvait encore un peu plus, jusqu'à ce que tout ce qu'il y avait à sortir sorte. Puis il rentrait à Snake Ridge. Chantant des chansons

qui parlaient de Jésus ou bien de femmes sans sous-vêtements, Leroy M. Lewis rentrait. Et quand il rentrait, personne n'était plus heureux de le voir que son garçon favori, Elmo.

Elmo Kidd Lewis, le septième enfant de Leroy, son deuxième fils, naquit le 8 janvier 1902 à Mangham. Beau, avec de fins cheveux noirs, la mâchoire carrée et un sourire qui rappelait à son père le vieux Lewis, Elmo était l'homme le plus grand de Snake Ridge avant même d'avoir eu l'occasion de passer un rasoir sur son visage. De tous les garçons de Leroy, Elmo était celui qui travaillait le plus dur et jouait le mieux de la musique. Il était gentil comme seul un homme fort peut vraiment l'être, mais il buvait comme un homme faible. Leroy le mettait en garde contre cela, comme il avait lui-même été mis en garde tant de fois par le prédicateur baptiste de Mangham. Elmo se contentait de sourire. Puis son père commençait à lui rendre son sourire. Puis la bouteille sortait, et Leroy parlait à son fils de ce qui s'était passé avant lui : comment le vieux Lewis pouvait mettre un cheval K.O. à genoux d'un seul coup de poing ; la grande maison sur l'escarpement d'Ouachita, là où se trouvait maintenant le nouveau funérarium de Mulhearn ; les cent cinquante esclaves et le matin de leur libération, quand ces esclaves partirent à pied, parcoururent une lieue, puis tournèrent les talons et rentrèrent avant l'heure du dîner ; la terre et le courage.

Le cancer dévora l'estomac de Leroy Lewis, et il mourut en 1937. À cette date, son fils favori avait deux petits garçons à lui. Ils s'asseyaient sur les genoux de leur papa, il posait ses joues contre les leurs et leur racontait ce qui s'était passé avant lui. Pas la partie où il était question de la terre et du courage, mais celle qui était comme un conte de fées.

L'un des deux petits garçons devait mourir. L'autre, auquel échut le patrimoine des Lewis, devait s'élever plus haut que le vieux juge Lewis lui-même, plus haut que tous les hommes des histoires de son père, avant de tomber encore plus bas. C'était le dernier fils sauvage, et il le savait, tout comme il savait ce que ces hommes resentaient, dans les histoires, entendant le tonnerre sans la pluie.

ELMO KIDD LEWIS prit pour épouse une fille de seize ans qui vivait dans la communauté voisine de Crowville. Son nom était Mary Ethel Herron, et elle était née le 17 mars 1912, pendant la grande inondation qui eut lieu cette année-là. Sa mère, Theresa Lee, était la fille d'un couple de gens riches, les Foreman, qui ne pardonnèrent jamais à la chair de leur chair d'avoir épousé John William Herron, humble cultivateur n'ayant qu'un petit portemonnaie et encore moins d'ambition. Il y avait une histoire de folie dans la famille Foreman, et Theresa Lee, comme son rancunier de père, finit par devenir folle. Elle était dans le sang, la malédiction des Foreman, et ne pouvait être chassée par la semence d'un autre sang. Les enfants de Theresa Lee, et leurs enfants aussi, allaient le savoir. Quelques-uns allaient l'entendre, cette chose mauvaise qui croissait, à certaines heures sinistres. D'autres allaient la sentir fondre sur eux, toutes serres dehors, et ne pas les lâcher.

Mamie Herron était la fille la plus jolie, la plus intelligente qu'Elmo Lewis eût jamais rencontrée. Tout comme Elmo, elle aimait chanter. C'était une fille profondément religieuse, mais pas assez religieuse pour effrayer Elmo. Ils se marièrent au début de l'année 1929. Leurs frères, leurs sœurs et leurs amis avaient déjà quitté la paroisse de Richland, où la vie semblait empirer d'année en année. Les gens de là-bas avaient entendu parler de la prospérité que le président Coolidge apportait à l'Amérique, mais ils savaient sacrément bien qu'elle n'était pas arrivée jusqu'à Snake Ridge. L'inondation de 1927, qui avait vu des hommes faire du bateau sur ce qui était auparavant les champs de coton de la paroisse de Richland, quand les poissons-chats du Mississippi nageaient dans les rues de Mangham, avait été la pire de toutes celles que les habitants pouvaient se rappeler. William Faulkner, qui vivait de l'autre côté du fleuve, écrivit un livre sur cette inondation, un livre qui avait pour titre *Les Palmiers sauvages*, et un tas de gens, là-haut dans le Nord, pensèrent qu'il